

Ce que la ville donne à la pensée

Les suggestions qui suivent prendront comme point de départ la juxtaposition, que j'accepte comme arbitraire, de deux fragments de texte –l'un, de Borges (1925), l'autre, de Wittgenstein (1945)– dans lesquels la notion de ville joue un rôle discursif très singulier.

Borges, dans "El 'Ulises' de Joyce"

J'avoue ne pas avoir débroussaillé les sept cents pages qui l'intègrent, j'avoue ne l'avoir fréquenté que par bribes, et cependant je sais ce qu'il est, avec cette certitude aventurière et légitime qui est en nous lorsque nous affirmons notre connaissance de la ville, sans nous prévaloir d'une intimité avec chacune de ses rues.¹

Wittgenstein, dans *Philosophische Untersuchungen*:

On peut considérer notre langage comme une ville ancienne: un enchevêtrement de ruelles et de places, de vieilles maisons et de maisons récentes, de maisons comportant des annexes de différentes époques; et cela, entouré d'un ensemble de quartiers nouveaux, avec des rues droites et régulières et des maisons uniformes.²

¹ "Confieso no haber desbrozado las setecientas páginas que lo integran, confieso haberlo practicado solamente a retazos, y sin embargo sé lo que es, con esa aventurera y legítima certidumbre que hay en nosotros, al afirmar nuestro conocimiento de la ciudad, sin adjudicarnos por ello la intimidad de cuantas calles incluye." (*Inquisiciones* 20-21)

² "Unsere Sprache kann man ansehen als eine alte Stadt: Ein Gewinkel von Gäßchen und Plätzen, alten und neuen Häusern, und Häusern mit Zubauten aus verschiedenen Zeiten; und dies umgeben von einer Menge neuer Vororte mit geraden und regelmäßigen Straßen und mit einförmigen Häusern" (*Philosophische* 1: § 18)

1. *L'inversion du paradigme*

Ces deux citations portent, dans leur structuration, les traces d'une révolution épistémologique; une révolution tranquille et, sans doute, intemporelle. Ce n'est qu'au nom des vertus éclaircissantes de la narrativité qu'on peut essayer de la situer historiquement. Dans la vaste ellipse de la modernité qui va de Galilée au structuralisme, une devise semble présider à toutes les conceptions de la connaissance: le monde est comme un livre. La phrase est de Galilée³ et Borges se plaît à la faire sienne (cf. "Del culto de los libros", *OC* 3: 93-94). Si le monde est comme un livre, il fait système, il est déchiffrable, il a une structure et une codification, il peut être lu selon différents niveaux de pertinence, on peut, enfin, en faire une science. Au bout de l'ellipse, le structuralisme proclame que tout est langage; la sémiotique de l'architecture lit la ville comme un texte.

Dans les deux fragments que je viens de citer, cette analogie se renverse. Ce n'est plus la ville qui se lit comme un langage, c'est le langage pour Wittgenstein, le texte pour Borges, qui peuvent être comparés à une ville. La devient la métaphore matricielle alternative; elle déplace le texte comme notion de référence et, en quelque sorte, l'oblige à lui soumettre son intelligibilité. On présuppose que désormais il est plus indiqué d'interpréter le langage en termes d'architecture urbaine, qu'une ville en tant que système de signes...

Ce n'est pas que la notion de ville soit plus simple, c'est qu'elle semble plus opératoire. On conçoit normalement que le plan (la formalisation de la ville) aide à comprendre, par sa réduction à des traits pertinents, la densité notionnelle de la ville. Chez Borges c'est le contraire, c'est la figure dense de la ville qui reprend, en l'inversant, la fonction catégorielle. Ainsi, l'agglomération des humiliations et des échecs d'une vie se métaphorise en une ville imaginaire, dont la ville réelle devient le plan:

Y la ciudad ahora es como un plano
De mis humillaciones y fracasos. (*OC* 2:325)

³ "La filosofia è scritta in questo grandissimo libro che continuamente ci sta aperto innanzi a gli occhi (io dico l'universo), ma non si può intendere se prima non s'impara a intendere la lingua, e conoscer i caratteri, ne' quali è scritto. Egli è scritto in lingua matematica, e i caratteri son triangoli, cerchi, ed altre figure geometriche, senza i quali mezzi è impossibile a intenderne umanamente parola; senza questi è un aggirarsi vanamente per un oscuro laberinto" (§ 6 p. 119).

D'où vient à la notion de ville cette puissance métaphorisante, vieille, au moins, comme le *De Civitate Dei* d'Augustin?

La réponse que suggèrent Borges et Wittgenstein mérite que l'on s'y arrête.

2. *Les frontières floues*

Wittgenstein compare le langage non pas aux villes modernes, celles qui obéissent à des plans préétablis, mais aux villes anciennes, celles qui se développent au rythme de l'histoire des hommes: des maisons de différentes époques les font croître vers la périphérie, sans que (autrement que par décision administrative) l'on puisse décider avec précision où se situent leurs limites, et si elles s'arrêteront quelque part.

À la différence de la "théorie du tableau" (*Tractatus*), qui attribuait au langage des limites bien précises (même si ces limites sont celles de "mon" monde), la théorie de la ville que Wittgenstein ébauche dans sa deuxième philosophie, rend compte du langage comme "forme de vie".

Quant à la citation de Borges, il est clair que, considérant Joyce comme un "architecte" (cf. *OC* 4: 435), son idée de visiter son *Ulysses* comme qui parcourt les rues de Dublin tombait à point nommé.

Mais dans les deux cas, la ville sert de modèle d'une connaissance suffisante, autorisée, mais "floue".

La ville est une unité spatiale sans limites, et jamais les murailles n'ont servi à autre chose qu'à permettre l'existence des faubourgs, sans lesquels il n'y a pas de ville possible. Le mot qui, en espagnol, désigne les faubourgs, "arrabal" rappelle qu'une célèbre ville impériale, fortifiée s'il en est, porte le nom paradoxal de "périphérie": Rabat.

On peut se demander quelles sont les incidences épistémologiques de l'adoption du paradigme flou que constitue la notion de ville ancienne.

En premier lieu, la notion tant controversée de "sens" retrouve sa vieille acception géographique d'"orientation": interpréter c'est, avant tout, un art de s'orienter.

En deuxième lieu, si le paradigme du langage ou du livre facilitait la dérive rapide vers la formalisation (ce que Schelling appelait les "schémas", ou présentation de l'individuel par l'universel), la notion de ville ne se laisse pas abstraire. Si elle doit fonctionner comme modèle, elle sera un modèle "dense" (présentation de l'individuel par l'individuel, ou "symbole", selon la terminologie de Schelling).

Finalement, la figure de la ville ancienne comme paradigme dense du langage et de la connaissance permet une plus grande souplesse dans l'interprétation de phénomènes complexes et flous. Revenons, par exemple, au fragment de Wittgenstein qui nous occupe. Wittgenstein se demande si l'on peut considérer notre langage comme "achevé" ("vollständig"). S'il en était ainsi, il aurait été impossible de lui incorporer, à un certain moment, le symbolisme chimique et la notation infinitésimal. Donc, le langage n'est pas un système clos et achevé. Ces différents ajouts successifs, dit Wittgenstein, sont "des faubourgs de notre langage" (*Vorstädte unsere Sprache*), et, juste avant le fragment cité, il se demande: "Et avec combien de maisons ou de rues une ville commence à être une ville?"

Or, si le langage peut être décrit comme une ville ancienne, c'est que l'on admet que, en tant que dispositif de connaissance, il déborde toute grammaire. "Notre" langage, comme dit Wittgenstein, ne fait pas système. Nous avons un unique dispositif de symbolisation (cf. Sperber), dans lequel s'intègrent non seulement les différentes langues que nous apprenons, mais aussi les différents jeux de langage. Chacun d'eux prolonge et modifie, comme un nouveau quartier, l'organisme de la ville-langage, sans que, à aucun moment, il soit possible de considérer que l'ensemble est clos.

Si le monde décrit comme un livre fait "système", le langage décrit comme une ville débouche dans la notion de "dispositif". Un système est clos, un dispositif est ouvert. Le système se définit "a parte ante", le dispositif se construit "a parte post". Le système procède par abstraction, sur la base des traits pertinents, le dispositif procède par saturation progressive d'une figure. Le système possède des structures, le dispositif, des trames. Le système admet une pluralité de sous-systèmes, le dispositif est unique, mais modulaire. La notion de "sens" se conçoit dans le système comme possibilité de traduction entre sous-systèmes, tandis que dans le dispositif il s'agit de l'orientation d'un parcours.⁴

⁴ La traduction *strictu sensu* (c'est-à-dire sans augmentation sémantique) n'est imaginable qu'entre certains langages formels. Dans le langage naturel, conçu comme dispositif symbolisant unique, toute traduction est une forme raffinée de la glose. Au cours d'une entrevue Borges répond à une question sur sa notion de langage: "Yo hasta he pensado que quizás los diccionarios bilingües comportan un error. ¿Quién sabe si la palabra "luna" corresponde exactamente a la palabra *moon*? Tal vez no. Cada palabra está cargada de literatura, de connotaciones, sentimentales o intelectuales, de manera que difieren de algún modo" (Mateo, ed. 179).

La signification, dans une ville, est une signification vécue, itinérante: elle ne dépend pas du plan global que l'on se fait dans la tête, mais des décisions que l'on est appelé à prendre aux différents carrefours, et des façades, des odeurs, des noms, des bruits, des sueurs, des rencontres, des émotions qu'elle transmet. Ainsi, "connaître bien" une ville, ce n'est ni être capable d'en dessiner une carte, ni, comme dit Borges, d'avoir "une intimité avec chacune de ses rues", mais c'est incorporer à un même acte déambulatoire l'ouverture de certains espaces, la fermeture provisoire ou définitive d'autres, assumer ce qui se dérobe au regard, accepter autant le plein que le vide, le pénétrable que l'impénétrable, savoir que notre évolution la détermine, s'attendre à ce que chaque flânerie fasse varier en intensité une connaissance que l'on croyait acquise. Connaître bien un ville c'est, en somme, maîtriser l'art de s'y perdre.

3. *L'évocation*

Plutôt qu'un objet, la ville est, donc, un certain rythme de connaissance. Un rythme double. Il y a d'abord celui par lequel la ville se dévoile elle-même et qui nous accorde, selon Borges, une "aventurera certidumbre". Ensuite, il y a le rythme de ce que la ville évoque, le va-et-vient entre ce qui fut et ce qui s'annonce, la "puerta falsa en el tiempo" que Borges trouve dans les rues de Montevideo.⁵

Pour ce qui du rythme de son propre dévoilement, il existe un texte de Merleau-Ponty à propos de Paris, qui semble être une exégèse du fragment de Borges cité au commencement de ces pages:

Paris n'est pas pour moi un objet à mille facettes, une somme de perceptions, ni d'ailleurs la loi de toutes ces perceptions. Comme un être manifeste la même essence affective dans les gestes de sa main, dans sa démarche et dans le son de sa voix, chaque perception exprime dans mon voyage à travers Paris - les cafés, les visages des gens, les peupliers des quais, les tournants de la Seine - est découpée dans l'être total de Paris, ne fait que confirmer un certain style ou un certain sens de Paris. Et quand j'y suis arrivé pour la première fois, les premières rues que j'ai vues à la sortie de la gare n'ont été, comme les premières paroles d'un inconnu, que les manifestations d'une essence ambiguë mais déjà incomparable. (325)⁶

⁵ "Montevideo", OC 1: 63. Cf. dans ce même volume, l'article d'Alma Bolón Pedretti.

⁶ Pour une glose admirable de ce texte de Merleau-Ponty, cf. Ladière.

Mais il y a aussi le rythme de l'évocation. À celui qui accepte de se perdre dans son espace, la ville prodigue une profusion de temps enchevêtrés comme ses rues: ce qui n'est plus, ce qui pourrait être, ce qui aurait pu être, toutes les tonalités et les élasticités du temps se conjuguent dans la mélodie que forment les quartiers différents. Une ville, c'est toujours autre chose, autre temps; une ville, comme la pluie, "est quelque chose qui arrive sans doute dans le passé". Borges se trouve immobilisé dans une "impersonnelle chambre d'hôtel à Madrid" lorsqu'il reçoit comme une révélation la plus belle synthèse du vécu temporel qu'on ait jamais écrit: "J'ai déjà la nostalgie du moment où j'aurai la nostalgie de ce moment".⁷ Et si une triviale journée d'été à Madrid se résout en "nostalgie de nostalgie", Venise, à son tour devient, par un magique oxymore, crépuscule éternel:

Crépuscule et Venise sont pour moi de mots presque synonymes, mais notre crépuscule a perdu la lumière et craint la nuit, tandis que celui de Venise est un crépuscule délicat et éternel, sans avant ni après.⁸

4. Citadin/citoyen

Le "lieu" de Borges, c'est la ville. C'est son "topos", le foyer de toutes ses configurations et de toutes ses proportions, à la fois prototype, métonymie et antonomase de tout espace, géographique, passionnel ou politique. Sur le rayon qui sépare le faubourg du centre de la ville se tend l'ellipse des heures du jour, des âges de la vie et des états de l'âme: "En ce temps-là je recherchais les tombées du jour, les faubourgs et le chagrin; maintenant, les matinées, le centre-ville et la sérénité"⁹.

La ville: catégorie de la pensée politique. Fidèle aux étymologies, Borges conçoit que l'on ne peut être citoyen que de la cité; d'une ou de plusieurs, c'est égal, mais non pas d'un pays. Il appelle les villes de la

⁷ "Siento ya la nostalgia de aquel momento en que sentiré nostalgia de este momento" ("Madrid, julio de 1982", OC 3: 440).

⁸ "Crepúsculo y Venecia para mí son dos palabras casi sinónimas, pero nuestro crepúsculo ha perdido la luz y teme la noche y el de Venecia es un crepúsculo delicado y eterno, sin antes ni después" ("Venecia", OC 3: 410)

⁹ "En aquel tiempo, buscaba los atardeceres, los arrabales y la desdicha; ahora, las mañanas, el centro y la serenidad" (Prólogo, OC 1: 13)

planète “les diverses et intimes patries qu’un homme cherche et mérite au cours de ses voyages”¹⁰.

Dans ce choix pour la “citoyenneté citadine” se chiffre, peut-être, la plus profonde option politique de Borges poète. Car si la notion de ville implique tout ce qui vient d’être dit, la placer au centre des références politiques semble un puissant antidote contre les nationalismes, les patriotismes et les intégrismes de tous bords. Par rapport à une ville on peut être chauvin, mais non pas patriote. On confie ses rêves à une ville, on ne donne pas sa vie pour elle. On ne gouverne pas une ville, on l’administre.¹¹ Normalement une ville ne naît pas d’un acte de guerre ni d’un découpage de frontières, mais d’une fondation, ou d’un hasard, c’est-à-dire d’une vraie naissance, et croît comme un être vivant.

En outre, on peut choisir sa ville, on n’y naît pas nécessairement. On peut avoir plusieurs villes sans félonie; ce sont des “patries intimes” que l’on cherche et l’on mérite. “Homère naît en sept villes”, célèbre Borges non sans envie (“Himno”, OC 3: 305). Et, indirectement, il désigne les siennes: “Être citoyen de Genève, de Montevideo, d’Austin et (comme tous les hommes) de Rome”¹². Mais la liste n’est ni définitive ni exhaustive: il y a aussi Nara, au Japon (“où j’ai passé une seule nuit”), Córdoba et Cordoue (“las dos Córdoba”), Edimbourg... Borges compte ses patries avec la joyeuse insouciance avec laquelle les anciens comptaient leurs dieux. Car somme toute, comme il en est des dieux, chaque ville est unique mais toutes les villes se valent. C’est la réponse de Joyce à Arthur Power: “I always write about Dublin because if I can get to the heart of Dublin I can get to the heart of all the cities of the world”.

5. *Simple rappel*

J’interromps ici. Je n’ignore pas qu’aujourd’hui la ville a bien d’autres connotations, que les banlieues n’ont plus la poétique borgesienne de l’“arrabal”, que l’on ne voit plus guère les crépuscules dans les cités, et

¹⁰ Citation complète: “De todas las ciudades del planeta, de las diversas e íntimas patrias que un hombre va buscando y mereciendo en el decurso de los viajes, Ginebra me parece la más propicia a la felicidad” (“Ginebra”, OC 3: 428).

¹¹ Borges s’auto-définit “anarchiste spencerien”, partisan d’un état minimal, qui ne dépasserait pas le niveau de l’administration municipale.

¹² “Ser ciudadano de Ginebra, de Montevideo, de Austin y / (como todos los hombres) de Roma” (“La fama”. OC 3: 323).

que le plus souvent leur tonalité, c'est l'ennui. J'ai voulu simplement (par des cheminements qui ressemblent à des flâneries banlieusardes) suivre les traces de ce que la ville donne à la pensée. J'ignore jusqu'où j'ai réussi. Quoi qu'il en soit, je crois avoir réussi au moins une chose, c'est l'exploit d'écrire sept pages autour de Borges et la ville sans avoir, jusqu'à cette tout dernière ligne, nommé une seule fois Buenos Aires.

Ivan Almeida

Œuvres citées

- Borges, Jorge Luis. *Inquisiciones*. Buenos Aires: Proa, 1925.
- Borges, Jorge Luis. *Obras completas*. 4 vol. Barcelona: Emecé, 1989-1996.
- Galileo Galilei: *Il Saggiatore. Opere*. A cura di Ferdinando Flora. Milano: Ricciardi, 1953.
- Ladrière, Jean. "La ville, inducteur existentiel". *Vie sociale et destinée*. Gembloux : Duculot, 1973.
- Merleau-Ponty, Maurice. *Phénoménologie de la perception*. Paris: Gallimard, 1945.
- Mateo, Fernando, Ed. *El Otro Borges*. Entrevistas (1960-1968). Buenos Aires : Equis, 1997.
- Schelling F. W. J. von. *Philosophie der Kunst. Werke*. Ed. S. W. Schröter. Vol. 3. München, 1927-1928.
- Sperber, Dan. *Du symbolisme en général*. Paris: Hermann, 1974.
- Wittgenstein, Ludwig. *Philosophische Untersuchungen / Philosophical Investigations*. Oxford: Basil Blackwell, 1958.
- Wittgenstein, Ludwig. *Tractatus Logico-Philosophicus*. London: Routledge & Kegan Paul, 1961.